

## Gustave Guillaume : une vie, une œuvre

Guy Cornillac  
Université de Savoie

Il est des êtres qui laissent leur empreinte sur le cours du temps. Gustave Guillaume, mort à Paris le 3 février 1960, est un de ceux-là.

« Madame, avait dit un ecclésiastique à sa mère qui le tenait sur ses genoux – après s’être longuement attardé sur les traits de l’enfant : sur son front, sur l’expression de son visage, sur ses mains – vous avez là un enfant qui sera la lumière de son siècle<sup>1</sup>»

Alors qu’il se destinait à une carrière de financier, de haute lignée sans doute – il adressa en effet au Général de Gaulle, en 1944, un mémoire sur le redressement des finances de la France, lequel retiendra l’attention de son destinataire et sera largement discuté dans la presse de l’époque –, Gustave Guillaume rencontre le linguiste Antoine Meillet, un de ses clients dont il gère le portefeuille d’actions dans une banque privée parisienne.

Nous sommes en 1909. L’homme a 26 ans. Un guichet les sépare, mais une profondeur d’esprit et surtout une curiosité sur les choses du langage les rapproche. Gustave Guillaume, dont on ne sait rien de la formation intellectuelle, sinon qu’il ne détenait aucun titre universitaire, possédait une solide culture classique, connaissait plusieurs langues et s’interrogeait déjà sur cet objet qu’est la langue : un édifice de pensée où « tout se tient et a un plan d’une merveilleuse rigueur » remarquait déjà, avant Ferdinand de Saussure, celui qui allait devenir pendant un temps son maître.

Meillet invite donc Gustave Guillaume à s’initier à la science du langage et à suivre, entre autres, son enseignement à la Sorbonne et au Collège de France. Rapidement la décision du conseiller financier est prise : il s’écartera du monde de la finance – mais continuera cependant de rentabiliser par des interventions en Bourse son capital et celui de connaissances qui lui confieront leurs intérêts – et se consacrera à l’étude du langage.

On reste songeur devant la trempe de cet homme à l’endroit de ce parti, pris avec une lucidité étonnante à un âge où l’esprit se laisse davantage griser par la perspective d’une réussite sociale rapide, auréolée d’éclats. Gustave Guillaume opte pour la voie incertaine et modeste où se cultivent, dans l’ombre en général, les produits de la pensée. Il savait manifestement qu’il faut aller dans la vie vers où l’on penche. « J’ai suivi, dira-t-il, le chemin qui m’a permis de vivre. »

---

<sup>1</sup> *Souvenirs de Mlle Mousset*, Archives du Fonds Gustave Guillaume de l’Université Laval.

Il confiera d'ailleurs beaucoup plus tard à ses carnets, à propos d'une réflexion déplacée qu'un de ses proches lui fit le jour où, nous le verrons, il accéda enfin à un poste universitaire :

« Je n'ai pas maintenant le "pied à l'étrier". S'il s'était agi pour moi de faire un départ de *carrière*, je n'aurais pas attendu pour cela d'avoir dépassé la cinquantaine. A vingt ans, ç'eût été fait. Je n'étais pas dénué.

*Mais* il s'agissait pour moi d'autre chose. Je sentais obscurément d'abord, puis de plus en plus clairement, et enfin très clairement que *j'avais à dire à des hommes des choses singulières qui concernaient l'Homme*. Et j'ai essayé de dire ces choses... Et je discernais que si je ne les disais pas, elles ne seraient peut-être jamais dites.<sup>2</sup> »

Cette décision de consacrer sa vie à l'étude du langage, aperçu très tôt par lui « comme un moyen de mieux approcher, dans ce qu'elle a de constant et de formel, la nature spirituelle de l'Homme<sup>3</sup> », Gustave Guillaume ne la regrettera jamais. Il s'appliquera tout au long de son existence, pour en pénétrer l'intériorité, à penser – et à « bien penser » selon la recommandation de Pascal. A sa fille, en 1937, il écrira :

« Voici pour toi aujourd'hui des paroles que j'ai aimées immensément à ton âge et dont le frémissement intérieur m'a été longtemps très sensible.

Toute notre dignité consiste en la pensée. Apprenons à bien penser. Là est le fondement de la morale (Pascal).

J'ai cru, ton papa a cru en cela. Et il a cherché à bien penser. Il a donné à cela, et il donne encore beaucoup de temps.

Et il a aimé fortement les hommes dans ce qui fait, selon la parole de Pascal, leur *dignité* : la pensée. Et il voudrait que sa maison fût le lieu de passage de tous les cœurs qui croient avec lui que là est la dignité humaine.

On pourra te suggérer autre chose à mon sujet. Et il y aura certainement des cas où on le fera. N'en crois rien. Plus grande, bientôt, tu liras des choses que j'ai conçues, et je sais que plus tu aimeras la pensée, qui est notre dignité, plus tu m'aimeras.

La pensée est un maître qu'il faut suivre, et la vie en prend une allure à la fois humble et hautaine que des esprits faux ne comprennent pas et dont ils font dérision. Ne les crois pas Didine : ne crois rien que tu n'aies vérifié intimement au fond de Toi, en prenant réellement contact avec ce que Saint Anselme appelle la pensée souveraine.

On te dira que cette pensée souveraine est vaine enflure, que tous les hommes se valent; et, relativement à ton papa lui-même /.../ qu'il y en a d'autres et en nombre qui le valent et qui ne font pas tant de manières, etc... etc... Ferme ton cœur à tout cela. *Le ton souverain vient avec le sentiment de regarder aux choses souveraines*. Et si l'on n'accueille pas ce ton, s'il blesse *au lieu de charmer*, c'est parce que le regard humain s'est détourné, sans retour, de ces choses souveraines.

---

<sup>2</sup> *Correspondance*, Archives du Fonds Gustave Guillaume.

<sup>3</sup> *Leçons de Linguistique 1947-1948, série C*, Québec, Presses de l'Université Laval et Lille, Presses universitaires, 1987, p. 17.

Ce sont ces choses-là qui dans l'Homme font naître l'aspiration au divin.  
Elles sont le chemin.

Toute ta vie, demande-toi : où est, avec qui est la dignité humaine ? Et  
va là. Pas ailleurs.<sup>4</sup>»

Certes, il y aura bien parfois quelques soupirs poussés devant le peu d'intérêt porté à ses  
travaux :

« Comprendre, beaucoup, profondément, et plus on comprend, moins  
on est compris. Ce qui ne serait rien si l'on n'observait un peu partout  
le goût de n'avoir pas à comprendre. Un goût immensément répandu –  
et plus chez les savants, souvent, que chez les ignorants. Il est *total* chez  
certains esprits<sup>5</sup>».

Ou encore :

« Ce n'est rien d'être inconnu de ceux qui ne nous connaissent pas. C'est  
triste, infiniment triste – et exaspérant – de rester inconnu de ceux qui  
nous connaissent le plus.<sup>6</sup>»

Jamais cependant ne s'éteindra en lui la joie intérieure que lui procurera jusqu'à sa mort  
la découverte des mécanismes mentaux responsables de nos actes de langage.

« J'ai porté ma gaîté, mon gai courage, comme un vernis sur un en-deça  
triste et solitaire que je n'ai su moi-même comprendre.<sup>7</sup>»

Gustave Guillaume s'installe ainsi dès 1910 dans son cabinet de travail – sous  
l'incompréhension de ses proches, qui ne peuvent évidemment accepter qu'un homme aussi  
brillant, et intellectuellement aussi richement doté, puisse se laisser aller à ce qui à leurs yeux  
est de l'inaction...

Il s'appliquera là à poser avant toute chose, en termes justes, le problème du langage  
humain et à établir la méthode à suivre pour en saisir le fonctionnement.

Son étude relève, à ses yeux, de l'activité psychique de l'homme. Le respect, jamais  
perdu de vue, de cette éclatante évidence, pourtant si souvent laissée de côté dans la science du  
langage, donnera à sa théorie, connue sous le nom de *psychomécanique* ou encore de  
*psychosystématique* une dimension humaine qui en fait l'originalité et, disons-le, la beauté.  
L'édifice théorique de la psychomécanique repose en effet sur une reconstitution fine de ce qui  
doit se passer dans la pensée du sujet parlant lorsqu'il fait acte de langage. Et donc des moyens  
qui permettent à ce phénomène d'avoir lieu, lesquels s'apparentent à un ensemble de  
mécanismes mentaux constitutifs de la mécanique mentale que l'on est convenu d'appeler la  
*langue*.

---

<sup>4</sup> *Correspondance*, Archives du Fonds Gustave Guillaume.

<sup>5</sup> Archives du Fonds Gustave Guillaume.

<sup>6</sup> *Idem*.

<sup>7</sup> *Carnets et notes du linguiste*, Archives du Fonds Gustave Guillaume.

Très tôt, la linguistique structurale abandonne, sous son magistère, son aspect statique, où les choses sont vues en termes d'oppositions, figées en quelque sorte dans l'esprit, pour prendre celui, dynamique, de mouvements de pensées chronologiquement ordonnées entre positions, considérées elles-mêmes non pas comme de simples bornes mentales chargées de signifié, mais comme des opérateurs prévus pour la réalisation d'opérations de pensées productrices de signifiante.

«La vue de départ de la psychosystématique est celle-ci (...) qu'il faut du temps pour tout ce qui s'accomplit, et qu'il en faut, si peu que ce soit pour penser, et donc, en linguistique, pour construire en pensée quelque chose et le lier à un signe. Car tout le temps que nous parlons, nous construisons (...) quelque chose de psychique et, l'ayant construit, pas avant, nous l'attachons à quelque chose (parole, geste) qui en est ou conventionnellement en devient le signe. On a alors inventé un signifiant, c'est-à-dire quelque chose (théoriquement n'importe quoi – j'insiste) à quoi l'on attache du pensé, c'est-à-dire du construit en pensée<sup>8</sup>.»

Le langage humain est donc une activité mentale qui part de l'expérience humaine – des impressions dont celles-ci est constituée – et qui consiste à lui donner, sous la forme de mots, de syntagmes et de phrases une représentation adéquate, dont le sujet parlant et ceux à qui il s'adresse prennent conscience et connaissance au plan résultatif du *discours*. Avant ce moment de conscience vive situé en aval de l'acte de langage, une activité de pensée a lieu en amont, dans un temps infiniment court échappant, lui, à toute possibilité de conscience, pendant laquelle sont préparés – à la vitesse de la lumière : il s'agit en effet d'une activité neuronale, électrique comme on le sait – et le signifié de ce qui est appelé à être énoncé et la couverture sémiologique qui lui sert de support.

L'homme, on le voit, est au cœur des préoccupations du linguiste ; le fonctionnement de son esprit en activité de langage est, à ses yeux, ce dont ne devrait jamais se distraire, dans son ensemble comme dans la spécificité de ses domaines de recherche, cette science en mosaïque qu'est la linguistique.

La méthode est définie. Elle est une : elle doit respecter le contour et la nature de l'objet qu'elle a pour fonction de décrire ; être en adéquation avec lui<sup>9</sup>. Ce dernier étant un phénomène qui se déroule dans le temps, tout fait linguistique doit impérativement être décrit en termes d'opérations mentales – lesquelles sont la condition de son existence. Ces opérations appartenant au domaine du caché, de l'inaccessible, elles ne peuvent être mises en évidence que par la voie de la théorisation.

« Le psychomécancier du langage est ainsi, dans la recherche qu'il poursuit, conduit à imaginer une vérité, des vérités qu'il suppose ; après quoi, lorsqu'elles ont été imaginées selon les lois mystérieuses de l'imagination constructive, il est conduit à se pencher sur la réalité sensible afin de voir si l'imaginé théorique et le réel sensible s'accordent et ne font qu'un.»

Et d'ajouter

---

<sup>8</sup> *Leçons de Linguistique 1953-1954*, 26 -11-1953. Dactylogramme inédit.

<sup>9</sup> Du grec *meta-odos*. Une méthode de description qui ne respecte la réalité ontologique de son objet ne peut qu'être suspecte du point de vue de sa valeur heuristique.

« ... Parmi les linguistes, cette allure, qui est l'allure moderne de l'investigation scientifique, rencontre des opposants qui y voient une désertion de l'étude du réel, alors qu'elle n'est que l'accession à un comprendre permettant de le mieux voir. »

« Mon équation personnelle ... est que ce que je vois avec les yeux du visage comme un désordre est la vêtue, extraordinairement réussie d'un ordre profond non directement visible, mais visible par le canal d'une observation plus puissante que l'observation directe et que j'appelle, avec d'autres qui en savent l'effcience, l'observation analytique<sup>10</sup>.»

Entre le plan puissanciel de la *langue*, où tout est en puissance d'expression, et le plan effectif du *discours*, où les choses sont dites et où, par conséquent, le phénomène du langage est révolu, éteint, il y a la phase vive du phénomène, laquelle relève d'un plan qu'il prendra le soin de nommer quelques semaines avant de disparaître – par une sorte de prémonition destinée sans doute à éviter que ne s'égarerent ceux appelés à poursuivre son œuvre de chercheur – *l'effection*.

La linguistique de Gustave Guillaume est donc une théorie qui embrasse le phénomène du langage dans toute l'étendue de sa réalité : commencement, milieu, fin. Le génie du linguiste est d'avoir aperçu l'étroitesse analytique de la dichotomie *langue/parole* et réussi, en introduisant le facteur temps dans l'étude des faits de langage, à poser les choses selon l'articulation trichotomique *puissanciel/effection/effectif*, seule à même de saisir l'intégralité du phénomène<sup>11</sup>.

« C'est une des vues inévitables de l'esprit... Sans une coupure de milieu, le commencement se confondrait avec la fin, et tout procès cesserait d'être reconnaissable. Le milieu peut occuper une étendue plus ou moins large, il peut se réduire à une simple ligne de partage, un seuil, un point. Pour qu'il y ait un entier, il faut un commencement, un milieu, une fin<sup>12</sup>.»

Le plan intermédiaire de l'effection nous permet en effet de nous introduire dans la pensée du sujet parlant en activité de langage ; dans l'antécédence, autrement dit, du moment où le langage émerge sur nos lèvres ; dans cet instant privilégié, dilaté par les moyens de l'observation analytique, où se conçoit et se prépare, à notre insu, le plan en quelque sorte de ce qui est appelé à être *dit*.

Ainsi, pas de substantifs en langue, comme il aime à le répéter, mais des procès de substantivation, réalisés en effection ; pas de mots construits, mais des opérations de construction de mots – et des variations de sens ou, plus exactement, d'effets de sens obtenus pour les mots et les morphèmes par des mouvements de pensée prévus à cet effet.

---

<sup>10</sup> *Leçons de Linguistique, 1953-1954*, 26 -11-53. Dactylogramme inédit.

<sup>11</sup> Comme nous l'avons signalé précédemment, la trichotomie *puissanciel/effection/effectif* n'a été posée par Gustave Guillaume qu'à la toute fin de son enseignement. Jusque-là, c'est la notion de *discours* qui recouvre chez lui les deux derniers termes de la formule. Ainsi, selon les contextes, l'expression *en discours* peut signifier soit *en effection*, c'est-à-dire là où les choses se préparent dans la pensée, soit *au plan effectif*, c'est-à-dire là où elles apparaissent dans une phrase donnée.

<sup>12</sup> *Souvenirs de Christophe Eich*, Archives du Fonds Gustave Guillaume.

Un premier ouvrage contenant l'ébauche de cette façon de voir les choses paraît en 1919, trois ans après le *Cours de Linguistique générale* de Ferdinand de Saussure. C'est *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*<sup>13</sup>. Le sujet est audacieux. Personne avant lui ne s'était penché de manière aussi exhaustive sur le signifié de ce petit mot « plein d'esprit » selon la formule de Larousse. Il réussit à cerner les raisons de son émergence dans l'histoire du français et à apercevoir et la fonction grammaticale de cette unité et son mode de fonctionnement en pensée. Le latiniste Louis Havet, dans le *Journal des Savants*, remarque:

« Pour traiter de telles questions avec la maîtrise de Monsieur Guillaume, il faut une longue pratique de la réflexion la plus abstraite et un incroyable don de discerner l'invisible<sup>14</sup>. »

Plus tard, dans son enseignement, ces choses-là seront reprises et finement théorisées. Dans le vaste édifice analytique que représente la psychomécanique du langage, elles constitueront l'impressionnante théorie de l'article – impressionnante par son élégance et sa puissance heuristique.

Nous l'avons dit : Gustave Guillaume est installé dans la voie de la réflexion intellectuelle. Il y continue dans l'ombre son oeuvre de penseur, une oeuvre imprégnée d'un parfum d'intelligence sensible qui manifestement heurte les habitudes de pensée communément répandues. Meillet dira d'ailleurs de lui plus tard :

« Quand on parle de Gustave Guillaume, il ne faut parler de personne d'autre : sa place est tout à fait à part et, parlant de lui, c'est par cela qu'il faut commencer... En cet homme souffle le génie<sup>15</sup>. »

Il reste donc dans son cabinet de travail. Il en sort pour passer quelques ordres en bourse, rendre visite à des amis, remettre un article à une revue, aller chez l'éditeur Albin Michel corriger les épreuves d'auteurs de renom avec qui il sympathise volontiers<sup>16</sup>, donner quelques cours particuliers de français à des émigrés russes ou se rendre encore à la Société des Linguistes de Paris dont il est membre dès 1917 et où il assume différentes fonctions, dont celle de président en 1934.

Pendant toutes ces années un autre sujet le préoccupe : comment est construite dans la pensée française la *représentation* de cette réalité éminemment abstraite qu'est le temps. La langue, dans la complexité de sa structure et de son architecture, constitue en effet une représentation étendue de l'univers expérientiel de l'Homme.

« La langue, nous dit-il, est dans la pensée humaine le psychomécanisme, en position d'instrument regardant, qu'elle a édifié en elle par des actes appropriés dont c'était l'unique visée ; ce, afin de pouvoir utilement – d'une manière qui le lui fasse voir – regarder l'univers réel. Et la langue n'est que cela : une systémologie regardante<sup>17</sup>. »

---

<sup>13</sup> Paris, A.-G. Nizet, et Québec, Presses de l'Université Laval, 1975.

<sup>14</sup> *Journal des Savants*, mai-juin 1919, pp. 158-159.

<sup>15</sup> Propos d'Antoine Meillet, relevé par Gustave Guillaume dans ses carnets.

<sup>16</sup> Gustave Guillaume est une personnage connu. Alexandre Vialatte dans ses *Chroniques* l'épingle avec malice. Cf. *Chroniques de la Montagne*, Paris, Robert Laffont, 2000, p. 204.

<sup>17</sup> *Carnets*. Archives du Fonds Gustave Guillaume.

La question que se pose alors Gustave Guillaume est de savoir quelle image-temps les différents temps verbaux du français composent dans l'esprit. Quel itinéraire mental la pensée doit suivre pour sélectionner ceux convenant à ce que l'on tient à dire. De quelles opérations mentales sont redevables les effets de sens, parfois radicalement différents, qu'elles permettent. Songer aux différentes valeurs de l'imparfait en français.

Il en sortira un ouvrage en 1929 : *Temps et Verbe*<sup>18</sup>. La même question sera posée plus tard à propos du latin et du grec. Elle donnera naissance en 1945 à *L'architecture du temps dans les langues classiques*<sup>19</sup>.

Gustave Guillaume n'a toujours pas d'auditoire. Il n'est pas facile pour un non-universitaire d'en obtenir un. Antoine Meillet alors, qui lui avait avoué un jour devant des collègues: « Si j'avais 20 ans de moins, je deviendrais votre élève », sentant sa fin approcher, fait promettre à Joseph Vendryes et à Emile Benveniste de lui obtenir un poste de chargé de conférences à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes de la Sorbonne. Il l'obtient en 1938 et l'occupera jusqu'à sa mort.

Là enfin, pendant 22 ans, il aura devant lui un auditoire composé d'un petit nombre d'élèves qui suivront l'avancement de ses travaux. Il se consacrera à résoudre devant eux quantité de problèmes de grammaire française et à mettre en évidence également, dans l'histoire du langage, le développement de l'état structural du vocable à partir de ses différents états de définition relevés dans les langues du monde. Cet aspect-là de sa recherche est connue sous le nom de *Théorie des aires glossogéniques*. L'impression qu'il laisse n'est pas banale :

« Il était impossible de ne pas comprendre que l'on assistait dans une tête à la confluence délicieuse et rare de la philosophie, de l'histoire, de la science et de la littérature. Et toutes ces eaux harmonieusement mêlées produisaient sans doute sur chacun des effets divers mais également envoûtants. Là est le point le plus remarquable : le pouvoir de séduction de cet esprit.<sup>20</sup>»

« Il parlait debout, un paquet de feuilles posé sur un lutrin de fortune. Mais il ne lisait pas ses notes, il ne les regardait même pas. De temps en temps, il prenait une dizaine de feuilles qu'il retournait et déposait à côté de lui. Cela m'avait surpris. C'était comme une partition de sécurité. (...) Je n'avais jamais entendu de conférencier aussi envoûtant. J'avais pourtant eu quelques excellents professeurs à la Sorbonne<sup>21</sup>. »

Dans un courrier daté de l'année 1946, le grammairien Paul Imbs s'adresse à lui en ces termes :

« Monsieur et Cher Maître,  
Je n'hésite pas un instant à vous décerner ce titre – que vous méritez plus que n'importe lequel de nos collègues et confrères. Pour moi, depuis le premier contact avec votre pensée, il ne s'est guère passé de jour où je n'ai été obsédé par une de vos formules ou guidé par votre

---

<sup>18</sup> Paris, Champion, 1993.

<sup>19</sup> Réuni à *Temps et Verbe*, Paris, Champion, 1993.

<sup>20</sup> *Souvenirs* de Jean-Claude Chevalier, Archives du Fonds Gustave Guillaume.

<sup>21</sup> *Souvenirs* d'André Joly, Archives du Fonds Gustave Guillaume.

méthode. Vous avez été pour moi, vous êtes encore pour moi l'homme qui m'a montré ce que pouvait être une langue et une linguistique profonde<sup>22</sup>. »

Tous, à des degrés divers, ont l'intuition, comme cette femme devenue amie de la famille Guillaume, « d'être devant un homme d'exception, que l'on ne peut jauger avec les mesures ordinaires<sup>23</sup>. »

Gustave Guillaume n'est pas seulement un linguiste de format exceptionnel, c'est aussi un penseur, « un des esprits les plus distingués d'Europe » dit un jour de lui, devant l'orientaliste Sylvain Lévi, son maître Antoine Meillet. Sa hauteur de vue transparaît dans quantité de sujets qui débordent largement le cadre du langage. Ses carnets<sup>24</sup> révèlent en effet une pensée qui s'élève souvent au-delà des frontières habituelles et qui promène sur les préoccupations de son époque ainsi que sur la condition de l'homme en général un regard d'une grande clairvoyance.

La balise allumée par cette pensée sur le littoral de la linguistique se serait sans doute éteinte au moment de la disparition de son auteur – l'œuvre, réduite à trois ouvrages publiés et à une vingtaine d'articles<sup>25</sup>, souffrait, nous l'avons dit, d'un manque évident de reconnaissance, qui semble d'ailleurs lui être toujours resté plus ou moins appréciablement attaché... Mais une sorte de réplique de sa propre rencontre avec Antoine Meillet devait se produire à l'endroit cette fois-ci d'un de ses élèves, théoricien comme lui – et curieux comme lui des choses du langage.

L'homme en question s'appelle Roch Valin. Il est originaire de l'université Laval de Québec. Il arrive à Paris en 1948, à l'âge de 29 ans, dans l'intention de préparer là une thèse de doctorat en littérature comparée. Attiré par une affichette signalant le cours du linguiste – dont il avait eu un jour l'occasion de consulter l'ouvrage *Temps et Verbe* pour tenter de répondre à une interrogation d'étudiants non-francophones – Roch Valin se rend au cours de Gustave Guillaume : par curiosité. Il subit lui aussi d'emblée la fascination du maître et abandonne sur-le-champ la voie de la littérature pour emprunter, sans retour, celle de la linguistique.

Rapidement, Gustave Guillaume lui propose de devenir le légataire de son œuvre scientifique. Roch Valin accepte, sans imaginer évidemment quelle pouvait en être l'étendue.

Il le découvrira à la mort du savant. Gustave Guillaume laisse derrière lui la somme impressionnante de 60 000 feuillets manuscrits. Il s'agit, pour 30 000 d'entre eux, du texte de chacune des conférences qu'il a prononcées pendant plus de vingt ans à l'École Pratique des Hautes Etudes de la Sorbonne. Le linguiste pensait, nous dit Roch Valin, la plume à la main.

Ses conférences, dont, on l'a vu, il ne consultait jamais le texte, étaient rédigées comme s'il s'était agi de les destiner à la publication. Devant ce trésor, Roch Valin fonde à l'Université Laval le Fonds Gustave Guillaume, y forme une équipe d'enseignants de psychomécanique et lance l'entreprise, toujours en cours, de publication des Leçons du linguiste.

---

<sup>22</sup> *Correspondance*, Archives du Fonds Gustave Guillaume.

<sup>23</sup> *Souvenirs* Mlle Krueger, Archives du Fonds Gustave Guillaume.

<sup>24</sup> *Carnets d'un linguiste*, Chambéry, Comp'Act, 2006.

<sup>25</sup> Réunis après sa mort dans *Langage et Science du Langage*, Paris, A.-G. Nizet et Québec, Presses de l'Université Laval, 1969.



Elles constituent l'œuvre de linguistique générale la plus vaste jamais produite. Au total environ 30 volumes<sup>26</sup> auxquels il faut ajouter trois essais<sup>27</sup> et des centaines de pages de mémoires et de monographies diverses encore à dépouiller.

Ainsi fut sauvé ce patrimoine culturel français dont on ne sait le sort qui lui aurait été réservé s'il était resté, dans l'indifférence générale, sur le territoire qui l'avait vu naître. À Québec, non seulement l'œuvre fut en effet préservée, mais elle put bénéficier, sous l'impulsion de Roch Valin et de ses élèves, d'une diffusion internationale. Elle se distingue désormais à la fois au plan de la recherche fondamentale, en didactique des langues et dans le domaine de la linguistique appliquée à la rééducation des troubles du langage – les travaux de Denise Sadek Khalil, élève du linguiste et de ses disciples, sont devenus incontournables dans le monde de l'orthophonie.

Gustave Guillaume lui s'est éteint, à soixante-dix-sept ans, comme il avait vécu : dans l'ombre, entouré de ses amis et de ses élèves, sous l'attention de celle qui l'avait recueilli dans les dernières années de sa vie et qui fut, jusqu'à la fin, sa fidèle gouvernante : Mademoiselle Mousset.

On ne peut se retenir de songer à ce que serait la linguistique aujourd'hui si cette pensée en marge avait pu conquérir la voie royale du milieu ; si l'homme avait pu, comme c'était sans doute le désir secret de son maître, professer à la place qui lui revenait d'autorité : celle du Collège de France...

---

<sup>26</sup> Dont 20 publiés à ce jour sous le titre *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume*.

<sup>27</sup> *Essai de mécanique intuitionnelle* et *Prolégomènes à une théorie du langage 1* et *2* ont été eux aussi publiés.